

Une vision du Dieu qui s'appelle « peut-être » ?

Thierry Alcoloumbre

Le *judan* de Claude Vigée, ce genre littéraire embrassant tous les genres, donne une place privilégiée à l'anecdote. Par ce terme on comprend généralement le « récit d'un fait curieux ou pittoresque » ou d'un détail historique¹. L'anecdote est fréquente dans la littérature épistolaire (par exemple chez la comtesse de Sévigné), dans le journal intime (par exemple chez les Goncourt) ou dans la presse en quête de sensationnel. Ce caractère journalistique ou adventice justifie le sens péjoratif donné au terme « anecdotique ». Mallarmé, lorsqu'il évoquait le souvenir poétique de Rimbaud, prenait ses distances à l'égard de ce genre narratif qui verse dans la facilité et dans le mauvais goût :

L'anecdote, à bon marché, ne manque pas, le fil rompu d'une existence, en laissa choir dans les journaux : à quoi bon faire, centième, miroiter ces détails jusqu'à les enfiler en sauvages verroteries et composer le collier du roi nègre, que ce fut la plaisanterie, tard, de représenter, dans quelque peuplade inconnue, le poète².

Ce n'est que « comme exception » qu'il condescendait à rapporter une « historiette qu'avec des sourires (lui) contait délicieusement Théodore de Banville »³.

Claude Vigée, qui se situe à l'opposé de l'esthétique mallarméenne, accueille ce que l'auteur du *Faune* voulait écarter. À l'origine du *judan*, quand il refuse de suivre le conseil de ses aînés (Noulet, Gide, Saint-John Perse) et de « brûler l'échafaudage » antérieur au poème⁴, il reproduit les notes, les lettres, les journaux intimes, qui ont accompagné sa création, parce que celle-ci lui paraît indissociable de son

¹ Dictionnaire *Le Robert* (2007).

² Voir à ce propos Arthur Rimbaud, *Divagations, Œuvres complètes* II, éd. Bertrand Marchal, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2003, p. 123.

³ Le maître avait charitablement hébergé Rimbaud dans une chambre louée ; on vit soudain l'adolescent, nu, jeter ses vêtements par la fenêtre ; et le jeune poète d'expliquer : « c'est que je ne puis fréquenter une chambre si propre, virginale, avec mes vieux habits criblés de poux. » (*Ibid.*, p. 124).

⁴ Claude Vigée, *L'Extase et l'errance*, Paris, Grasset, 1982, p. 60 ; *La Nostalgie du père: nouveaux essais, entretiens et poèmes (2000-2007)*, Paris, Parole et Silence, 2007, p. 239.

environnement personnel. L'anecdote y trouve naturellement sa place. Mais on peut tout de même s'étonner de son caractère disproportionné à l'intérieur de l'ensemble. Discrète dans les essais théoriques ou historiques⁵, elle devient omniprésente dans le reste de l'œuvre, comme si elle en était le moteur caché. Elle nourrit les témoignages, les récits biographiques, les entretiens accordés par Vigée et les nombreux *Journaux* et *Cahiers* qui leur servent d'annexe : Journal de 1966 – 1967 dans *Moisson de Canaan* ; Journal de 1968 – 1976 dans *Délivrance du souffle* ; « Dix cahiers de Jérusalem » (1967 – 1997) dans *la Lucarne aux étoiles* ; « Cahiers de Jérusalem » (1998 – 2000) dans *le Passage du vivant* ; « Cahier parisien » (2000 – 2006) dans *les Portes éclairées de la nuit* ; enfin « Fragments d'un journal intime » (cahiers parisiens 2007 – 2008) dans *Mélancolie solaire*. Tout se passe comme si l'adventice, venu d'abord compléter l'essentiel, finissait par se substituer à lui. Comment comprendre cette évolution, ou ce *mouvement* propre à la création chez Vigée ? Pour répondre à cette question, il nous faut considérer d'une part la fonction de l'anecdote à l'intérieur du récit, et d'autre part le sens de l'anecdote en tant que principe poétique général.

Acception et usages

La définition de l'anecdote en rapport avec un fait curieux ou un détail historique est insuffisante pour comprendre sa présence chez Vigée et la distinguer du récit général avec lequel il lui arrive de se confondre. Une évaluation plus exacte pourrait se fonder sur les paramètres et les critères suivants :

- a) la place du récit dans la trame du livre : l'anecdote est un récit secondaire, dont la suppression n'affecterait pas vraiment le sens général. Elle est souvent appelée par association d'idées plutôt que par une nécessité logique.
- b) la longueur du récit : un récit court (une page maximum).
- c) les personnages : l'anecdote mettrait plutôt en scène des personnes étrangères ou imaginaires.
- d) la source du récit : un témoignage extérieur.

⁵ Une voix dans le défilé suit le déroulement de l'histoire d'Israël.

Aucun de ces critères, à l'exception du premier, n'est absolument indispensable à la définition de l'anecdote. Mais un récit qui n'en remplirait aucun sortirait de notre champ d'étude : une histoire occupant l'axe central du livre, développée sur plusieurs pages, directement liée au témoignage et à la personne de Claude Vigée, ne sera évidemment pas anecdotique. C'est le cas des grands ensembles narratifs consacrés à la biographie de l'auteur et formant le noyau essentiel de l'expérience ou de la mémoire à perpétuer : les souvenirs d'Alsace, l'expérience de la guerre et de la Shoah, le passage en Amérique, la « montée » en Israël, la guerre des Six jours, la guerre de Kippour, rapportés notamment dans *la Lune d'hiver*, *Un Panier de Houblon*, ou *Délivrance du souffle*.

À l'opposé, une histoire courte, secondaire dans la trame du livre, mettant en scène des acteurs étrangers, et recueillie à partir d'une source extérieure, apparaîtra immédiatement comme anecdotique : épisodes de l'Occupation et de la Shoah ; épisodes du passé américain ou européen¹ ; incidents de la vie quotidienne comme le deuil tragique d'une famille israélienne en Galilée², le suicide par asphyxie d'un couple de voisins pendant l'hiver glacial américain³, ou la mort révoltante de la vieille servante noire abandonnée par ses maîtres blancs⁴. Ces derniers épisodes témoignent de l'aliénation et de la cruauté de la société américaine⁵. Vigée n'y intervient pas, ni comme acteur ni comme témoin⁶. Entrent aussi dans cette catégorie les nombreuses histoires drôles qui relèvent de l'humour juif⁷ ; et la plupart des récits rassemblés dans les « Cahiers », sans autre logique que celle de l'accumulation.

Entre ces deux extrêmes, on trouve un large éventail de récits qu'on pourra définir comme centraux par un côté et anecdotiques par un autre :

- a) des récits secondaires, mais étendus, qui mettent en scène Vigée lui-même ou ses proches : l'histoire du père François, mort de faim et de froid à

¹ Par exemple les histoires rapportées par Magda, l'amie polonaise, dans *Moisson de Canaan*.

² Claude Vigée, *Moisson de Canaan*, Paris, Flammarion, 1967, p. 197-198.

³ Claude Vigée, *La Lune d'hiver*, Paris, Flammarion, 1970, p. 210-211.

⁴ *Ibid.*, p. 176-177.

⁵ *Ibid.*, p. 211 : « Derrière les jardins propres aux gazons bien tondus, les carreaux de verre toujours lavés, les rideaux de tulle impeccablement empesés et blanchis, il y a souvent ici des misères menées à bas bruit, qui aboutissent à ces suicides hygiéniques et sans éclat. »

⁶ *Ibid.* : « Puis tout à coup, ce lundi matin, on les a retrouvés asphyxiés dans leur vieille Oldsmobile qui toussait depuis douze heures, moteur en marche et portières fermées, au milieu du garage soigneusement verrouillé de l'intérieur. »

⁷ *Ibid.*, p. 335 où un exemple typique de ces anecdotes est l'histoire de ce vieux Juif menacé par la conscription à l'époque du tsar : Un Juif de 84 ans se cache sous le lit, au fond de son grenier, afin d'échapper aux sergents recruteurs du Tsar. Là-dessus sa vieille étonnée lui dit : « Pourquoi te caches-tu, Isaac ? Tu ne risques rien : tu sais bien qu'en tant que Juif tu ne peux pas devenir général en Russie. »

Toulouse en 1942 et que Vigée essaie en vain de sauver⁸ ; le poète ivrogne Mc Lean, tombé tête la première dans le feu de camp, mais qui gardera grâce à l'intervention de Vigée, une moitié de visage⁹ ; les nombreux récits consacrés à la vie quotidienne en Alsace, à Jérusalem, ou à Brandeis University, ou en Galilée¹⁰, etc.

- b) des récits secondaires et courts, témoignages de Vigée ou de ses proches : une rafle de Juifs à Toulouse ou à Marseille¹¹ ; une mésaventure d'Évy, échappée de justesse à un viol lors d'une expédition en quête de ravitaillement¹² ; etc.

Il faudrait donc distinguer l'anecdote au sens strict et l'anecdote (ou l'anecdotique) au sens large : évocation sous une forme dispersée du quotidien, de l'événementiel et de l'accidentel ; chez Vigée lui-même, « anecdote » devient le terme générique qui désigne l'ensemble de son écriture personnelle comme en témoigne le passage suivant :

Très souvent dans mes livres, et surtout dans les textes autobiographiques, dans les récits, affleurent des souvenirs personnels. Mais par-dessous ces réminiscences, ces anecdotes si vous voulez, derrière la mémoire de ma propre vie, quelque chose d'étrange pulse, frappe, essaye de percer, de rompre le tissu des souvenirs, et de se manifester pourtant à travers eux¹³.

Les fonctions de l'anecdote

Malgré leur contingence, les récits définis comme anecdotiques remplissent des fonctions capitales à l'intérieur de l'œuvre :

- ils signalent des événements initiatiques, par exemple : la découverte de la dualité des langues en Alsace¹⁴, l'initiation à la beauté et au tragique de la

⁸ *Ibid.*, p. 97-100.

⁹ *Ibid.*, p. 184-189.

¹⁰ Les « Chroniques de Galilée » se trouvent dans *Moisson de Canaan*.

¹¹ C. Vigée, *La Lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 63-64 et p. 69.

¹² *Ibid.*, p. 46-47.

¹³ Claude Vigée, « Littérature et judéité », dans *Le Parfum et la cendre* (entretiens), Paris, Grasset, 1984, p. 179.

¹⁴ Avec l'apprentissage du français à l'école ; voir la formule « E lapin isch e haàs », rapportée dans la *Lune d'hiver* (*op. cit.*, p. 261-262) et dans *le Parfum et la cendre*, (*op. cit.*, p. 30-31).

mort¹⁵, la révélation de la Lumière originelle (arbre de Noël, candélabre de Hanoucah¹⁶), l'expérience du trépas et de la résurrection (traversés par Martin Buber¹⁷).

- ils illustrent une réalité historique ou sociale : l'exclamation « plutôt Hitler que Blum ! », entendue en 1936 dans une pâtisserie de Bischwiller et annonciatrice de la Shoah¹⁸ ; la grève des dockers à Lisbonne en 1942, réprimée dans le sang¹⁹, etc. Ces anecdotes montrent souvent la misère du peuple, victime de la guerre ou de l'injustice : l'agonie du père François, déjà mentionnée plus haut ; celle de la vieille servante noire, jetée à la rue une nuit d'hiver par ses patrons blancs²⁰, les mendiants affamés de l'Espagne et du Portugal²¹ ; enfin et surtout la souffrance des Juifs persécutés et assassinés. Prennent place dans cette catégorie la plupart des récits relatifs à la *Shoah*.
- ils font revivre la réalité quotidienne d'une époque ou d'un milieu humain, avec ses travaux, ses joies et ses personnages hauts en couleur. Par sa verve comique, leur histoire n'est pas sans rappeler *Le Violon sur le toit* (Cholem Aleikhem), *Le Petit monde de don Camillo* (Giovannino Guareschi), ou *Mangeclous* (Albert Cohen). On pourrait parler, à leur exemple, du « petit monde » de Bischwiller (le village alsacien), du « petit monde » des Juifs de Floride²², du « petit monde » de Jérusalem dans les années 60²³, etc. Ces petits mondes sont le plus souvent habités par des inconnus, mais souvent aussi par des personnages célèbres, à la conduite et aux propos désopilants :

¹⁵ Les corps d'une jeune fille et d'un jeune garçon contemplés dans la salle de dissection de l'Hôtel-Dieu, à Toulouse (*La Lune d'hiver*, op. cit., p. 77-78).

¹⁶ C. Vigée, *Le Parfum et la cendre*, op. cit., p. 73-74 ; *Un Panier de Houblon*. Tome 1 : *La verte enfance du monde*, Paris, J.-C. Lattès, 1994, p. 27-30.

¹⁷ Claude Vigée, *La Faille du regard*, Paris, Flammarion, 1992, p. 127-141.

¹⁸ Claude Vigée, *Danser vers l'abîme*, Paris, Parole et Silence, 2004, p.141-142) : « C'est ainsi que les choses se sont mises en place chez nous dès 1936-37 ».

¹⁹ C. Vigée, *La Lune d'hiver*, op. cit., p. 134.

²⁰ *Ibid.*, p. 176-177.

²¹ *Ibid.*, p. 130 et 134.

²² Voir notamment Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, Paris, Flammarion, 1977, p. 183-184.

²³ Voir, entre autres, le balayeur Cohen bénissant le professeur André Neher en pleine rue (*La Lucarne aux étoiles. Dix cahiers de Jérusalem, 1967-1997*, Paris, Cerf, 1998, p. 261 ; *Le fin Murmure de la lumière*, Paris, Parole et Silence, 2009, p. 77) : « Ce constat des choses qui n'arrivent qu'à Jérusalem » ; ou l'histoire du dentiste qui creuse un tunnel pour trouver les trésors du Temple (*Dans le creuset du vent*, Paris, Parole et Silence, 2003, p. 135-137) : « une histoire pareille pourrait-elle arriver ailleurs qu'à Jérusalem ? »

Gurwitch et Marcuse dans la parade annuelle de la Brandeis University²⁴, Joseph Agnon et Gershom Scholem à Jérusalem²⁵, Jean-Paul Sartre chez Scholem²⁶, Ionesco et Jean Follain à Cerisy²⁷, De Gaulle et les Juifs²⁸, etc.

L'aspect dialogique

Ces récits convergent tous vers un même but : communiquer une expérience de vie et fortifier en nous le désir et le choix de la vie, dont Vigée a fait sa devise. Cette communication se conçoit comme une sorte de dialogue. Voici comment, dans *La lucarne aux étoiles*, Vigée explique le caractère disparate des anecdotes qui peuplent ses livres :

Perché dans mon observatoire, au-dessus de la forêt des toits plats et des coupoles de la ville Sainte, j'ai noté d'année en année ce qui a constitué, en fin de compte, le tissu bigarré de notre vie, avec tout ce qu'elle recelait de nécessaire et d'accidentel, de cohérent et de chaotique. Entre Jérusalem, l'Alsace, Paris et l'Amérique, dans le kaléidoscope tournoyant de notre existence se mêlent avec insolence les événements les plus imprévus, les personnages et les situations les plus improbables, qui ensemble inventent la réalité difficilement vécue, en cette fin de millénaire, dans un monde en délire.

Que doit être un livre de mémoire, – l'œuvre du témoin –, sinon un lieu de rencontre pour amis et inconnus, librement réunis autour de la tente faite de mille voix vivantes qui s'entrecroisent, – humbles tisserandes de la parole qui est notre unique patrie sur une terre nocturne, muette, étrangère dès les commencements ? Dieu seul enseigne le sage, bâtit le nid de l'oiseau aveugle²⁹.

On voit bien là que l'écriture anecdotique est beaucoup plus qu'un compte-rendu documentaire, ou la collection de petits faits : elle est une force de renouvellement, un dépassement poétique de la réalité ; et surtout, elle est une porte ouverte sur le dialogue et l'amitié entre les hommes, qu'il s'agisse des personnages de Vigée ou de ses lecteurs. Les personnages donnent à l'évocation du passé sa vitalité et sa saveur. Et ce sont eux, c'est leur mémoire, qu'il s'agissait de sauver, quand Vigée refusait de brûler « l'échafaudage » initial de l'œuvre.

²⁴ Si Marcuse avait été Torquemada, il aurait « fait brûler ceux qu'il fallait ! » (*La Lune d'hiver*, op. cit., p. 335 ; et cf. *Mélancolie solaire*, édition d'Anne Mounic, Paris, Orizons (Profils d'un classique), 2008, p. 71-73).

²⁵ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 226 ; *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 164.

²⁶ C. Vigée, *La Lucarne aux étoiles*, op. cit., p. 15-18.

²⁷ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 221 ; *Mélancolie solaire*, op. cit., p. 118-120.

²⁸ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 213.

²⁹ C. Vigée, *La lucarne aux étoiles*, op. cit., p. 11.

Transmission de la sagesse

Une autre finalité commune à toutes les anecdotes, en relation avec la précédente, est l'acquisition d'une forme de sagesse. Sagesse de l'existence, réflexion éthique, connaissance de l'homme. Plusieurs anecdotes ont d'ailleurs délibérément la forme de la parabole ou de l'*exemplum*. Comme parabole, on citera l'exemple de la grenouille et du scorpion. La grenouille accepte de porter le scorpion sur son dos pour traverser le Nil en crue, contre sa promesse de ne pas la piquer ; mais il la pique malgré tout, et tous deux vont mourir lamentablement :

La grenouille désespérée tourne la tête vers son hôte et lui dit en expirant : « Comment peux-tu nous faire une chose pareille, après ce que tu m'as dit tantôt pour mieux m'égarer ? Je meurs, mais toi aussi tu vas périr par ta faute. Je ne comprends pas ton acte insensé. » Là-dessus le scorpion à demi noyé lui répond : « Pourquoi me poses-tu une question aussi stupide ? Ma pauvre grenouille, tout à l'heure, en me prenant sur ton dos, ne savais-tu pas que nous étions tous les deux au Proche-Orient ? »³⁰

Comme *exemplum*, on citera la mort de Nadav et Abihu, les deux fils du grand-prêtre Aaron, rapportée par la Bible (*Lév* 10, 1- 2). Cet épisode montre la nécessité de résister à la tentation dionysiaque, pour éviter « de confondre le saint qui est distance absolue, telle la lumière dans le ciel, et l'humain non séparé ; le domaine purifié de l'identité initiale à la fois proche et distante, comme l'encens embrasé qui fume au loin vers le firmament transparent, avec la fébrilité démoniaque et primaire de l'enthousiasme, où s'inversent scandaleusement les deux sphères »³¹.

Paraboles et *exempla* se rencontrent fréquemment dans la Bible puis à sa suite dans les textes talmudiques et hassidiques. L'histoire, en hébreu : *ma'assé* (« acte »), vient inspirer un principe de conduite ou de réflexion. Ainsi, *Dans le silence de l'Aleph* reproduit une légende relative au Ba'al Shem tov, le fondateur du mouvement hassidique : un jour qu'il était frappé d'amnésie, il parvint, à force de prières, à se rappeler la lettre *aleph* ; celle-ci se fit « le messager de son imploration » et lui permit de retrouver toute sa science. « Le sens profond de cette histoire, c'est que l'Écriture Sainte, c'est elle qui procède directement de la lumière de l'Aleph. Elle

³⁰ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 225. Vigée tient cette parabole d'un personnage rencontré à Barnéa, « un vieux Juif allemand, nudiste et historien ». C'est encore une anecdote !

³¹ C. Vigée, *Le Parfum et la cendre*, op. cit., p. 53 ; *Le fin murmure de la lumière*, op. cit., p. 67-68.

nous transmet ce que Rabbi Na'hman de Bratslav appelle "l'intense rayonnement du monde intérieur" »³².

Évoquant la place de l'anecdote dans son écriture, Vigée a commis une fois un lapsus curieux, qu'on croirait volontaire s'il n'était pas un cas isolé. Évoquant le rapport de sa prose à sa poésie, il écrit ceci :

Parfois les textes en prose, plus explicites, laissent comprendre au lecteur attentif comment tel poème est né. Ils livrent une expérience parallèle, un ensemble d'images vues, d'événements vécus ou rêvés, d'anecdotes (*sic*), « *divré-ha-yamim* »³³ – les mots, des jours et des choses qui agissent, qui arrivent.³⁴

En écrivant « anecdotes » au lieu d'« anecdotes », Vigée invente à ce mot une étymologie nouvelle ; *doctus*, c'est le savant, l'habile, le connaisseur³⁵ ; l'anecdote serait donc savante, ou du moins elle nous rendrait tels. Cette définition est tout à fait adéquate à la place qu'elle occupe dans l'écriture de Vigée.

Manifestation de l'âme juive

Cette sagesse a beaucoup à voir avec l'héritage du peuple juif. Avec les textes de la tradition, bien entendu : Bible, Talmud, Kabbale. Mais aussi avec cette âme juive que révèlent autant l'histoire juive avec un grand H que les historiettes et (pourquoi pas) les « blagues » juives. Le peuple juif nous livre ici le secret de sa survie : son optimisme à toute épreuve et son sens inné de l'adaptation, comme l'enseignent la « blague juive » suivante :

Un Juif erre dans une forêt de Pologne. Tout à coup il se voit poursuivi par un ours. Le Juif court, l'ours court aussi. Mais il est plus agile que sa victime affolée, et va la rattraper. Voilà soudain un vieux puits vide qui s'ouvre à point nommé devant notre Juif. Il s'empresse d'y descendre, s'accroche à mi-hauteur à une grosse saillie rocheuse, respire, se croit sauvé. Tout à coup il entend un sifflement sinistre monter vers lui des profondeurs du puits. Un serpent caché dans les ténèbres lève la tête, dardant une langue effilée garnie de crochets venimeux.

³² Claude Vigée, *Dans le Silence de l'Aleph*, Paris, Albin Michel (coll. Spiritualités vivantes), 1992, p. 29-30. Pour les anecdotes talmudiques, voir notamment les « clés pour une lecture du midrash », dans Claude Vigée, *Pâque de la parole*, Paris, Flammarion, p. 46-47.

³³ « Paroles des jours » est le titre hébreu du livre biblique des « Chroniques ».

³⁴ C. Vigée, *L'Extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 29-30.

³⁵ Voir Dictionnaire Gaffiot. *Doctus* se rattache à *doceo* (enseigner, instruire). *Anecdote* comme on sait, se rattachait au grec *an-ekdotos* (non livré, inédit).

Par un étrange hasard, un essaim d'abeilles sauvages avait séjourné l'avant-veille dans ces parages, abandonnant un rayon de miel sur la roche où se cramponnait notre Juif. Entre un ours qui grogne féroce ment là-haut, plongeant sa grosse tête fourrée dans l'œil lumineux du puits, et un serpent qui siffle d'en bas vers vos chausses, que peut-on faire quand on est un malheureux petit Juif de Pologne ? Eh bien, *entretemps, on lèche un peu de miel !* Le reste pourra toujours servir à amadouer notre ours.

Et Vigée de conclure : « C'est la description fidèle du destin juif, dans la Diaspora aussi bien qu'en Israël »³⁶.

L'optimisme du « malgré tout » est manifeste dans le contenu de ces histoires et de tant d'autres. Il nous apprend à rire de notre situation, sans nous prendre au sérieux, une leçon que Jean-Paul Sartre en visite à Jérusalem aurait pu apprendre des clowneries du grand érudit Gershom Scholem³⁷. Les innombrables *histoires juives* rapportées par Vigée reflètent le quotidien juif de New York, de Jérusalem ou de Bischoffville, pittoresque et souvent grivois. Elles reflètent aussi, voilés par l'humour, les tourments de l'existence juive : quand le sculpteur Milberger rencontre le mime Marceau et qu'ils se découvrent juifs tous les deux, Marceau lui demande la discrétion : « C'est un secret entre nous, ne le dis à personne. Même dans la rue, mieux vaut ne jamais en parler ». Cette demande est révélatrice à la fois de l'expérience juive et de la nature de l'art du mime :

L'anecdote du mime Marceau me touche profondément, par son humanité, sa vérité universelle. J'y reconnais aisément mon expérience et mon destin personnels. Tout Juif diasporique, dès qu'il s'arrache au ghetto ancien, est contraint de vivre dans un marranisme permanent. Ces formes varient selon les lieux, les époques, les circonstances imprévisibles de chacun d'entre nous – mais sans perdre sa signification exilique, qui demeure toujours mutilante et douloureuse. La drôlerie apparente de l'existence marrane est à la mesure du drame quotidien qu'elle masque. L'art muet du mime, l'éloquence retenue de sa gestuelle aphone élèvent cette tragi-comédie éternelle jusque dans la sphère expressive du sublime. C'est par là que son génie silencieux touche à celui du sculpteur³⁸.

De l'anecdote au symbole

Entre destin particulier et destin collectif, l'anecdote personnelle s'élève à une dignité qui dépasse son contexte d'apparition ; ce quelque chose qui « pulse, frappe,

³⁶ C. Vigée, *Moisson de Canaan*, op. cit., p. 85. Voir aussi *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 183 (« le Juif voltigeur ») et p. 205-206, le déluge annoncé aux chefs des trois grandes religions.

³⁷ C. Vigée, *La Lucarne aux étoiles*, p. 15-18, déjà cité *supra*.

³⁸ Claude Vigée, *L'Héritage du feu*, Paris, Plon, 1947, p. 163.

essaye de percer, de rompre le tissu des souvenirs, et de se manifester pourtant à travers eux » est sans doute l'appel de l'origine :

(les souvenirs) seraient-ils donc porteurs d'autre chose, plus intime, plus proche encore de moi, que mon propre passé ? Y aurait-il une couche incandescente en moi-même, un noyau de braise central dont je serais issu autrefois et qui pourtant serait encore moi-même, ou dont je suis le simple véhicule ? C'est comme si, à travers la commémoration de notre destin singulier, derrière la célébration de l'existence personnelle, chacun de nous se souvenait en même temps, avec une conscience très vive et très précise, de la Genèse³⁹.

L'anecdote nous ferait donc retrouver le mystère de l'*aleph*, qu'elle nous montrerait présent jusque dans les petites choses. Sous le regard du poète, la réalité visible devient porte d'accès à notre être profond, et le fait anodin s'élargit à la signification du symbole :

Je connais, sur un balcon de Talbieh, à Jérusalem, une très jolie petite souccah : c'est celle de notre amie Éliane Amado. Depuis des années, vers trois ou quatre heures de l'après-midi, pendant toute la semaine de souccoth, un colibri bizarre vient dérober quelques grains de raisin dans la souccah d'Éliane ; puis il s'envole, tout joyeux, à travers les feuilles de palmier qui constituent la toiture de la cabane. Je pense que c'est toujours le même ; il faut l'avoir vu de ses propres yeux pour le croire ! Voilà donc notre vraie habitation terrestre. Les oiseaux-mouches y glanent les grains de muscat noirs, font trois tours, et puis s'en vont à leurs affaires aériennes, là-haut, très loin d'ici... Ce colibri libre et fidèle, n'est pas un peu aussi la parole humaine ? Des ouvertures de la cabane, elle rentre et sort comme l'haleine qui voyage avec insouciance sur nos lèvres⁴⁰.

Si le *judan* se caractérisait par le mélange des genres (prose et poésie, noble et prosaïque, essentiel et anecdotique), l'anecdotique lui-même se comprend comme la rencontre de plusieurs niveaux et leur mise en communication. Il y a là beaucoup plus qu'un souci de mémoire (le refus de brûler « l'échafaudage » antérieur au poème). Vigée a conscience que l'accidentel ouvre sur l'essentiel et le cas particulier sur la destinée collective.

Dans le passage de *La Lune d'hiver* où Vigée formule son projet de *judan*, il appelle de ses vœux la composition d'un nouveau Cantique célébrant le Retour sur la terre sainte. Aussitôt après, il rapporte cet échange amusant entre un immigrant juif arrivé en Israël et le policier qui canalise la file d'attente :

³⁹ C. Vigée, *Le Parfum et la cendre*, op. cit., « Littérature et judéité », p. 179.

⁴⁰ Claude Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, Paris, Parole et Silence, 2006, p. 72 ; *le Parfum et la cendre*, op. cit., p. 241-242.

Notre ami G., pris d'inquiétude à la vue des longues files d'immigrants qui se pressent à l'arrivée en Israël, devant le bureau des douanes, se plaint en allemand à sa femme des lenteurs du mécanisme d'admission en Terre Promise. Là-dessus l'agent de police israélien qui veille au bon ordre des opérations se retourne brusquement, et lui lance dans la même langue : « Tu as attendu deux mille ans pour t'amener ici. Tu ne peux pas patienter vingt minutes de plus ? »⁴¹

Cette anecdote réalise le projet du *judan*, par son passage abrupt du lyrisme à l'humour ; mais elle nous enseigne aussi le sens profond de l'existence juive. Cet homme qui s'impatiente dans la file d'attente est *aussi* l'héritier d'une histoire millénaire. Il fallait la remarque acerbe du policier israélien pour nous le remettre en mémoire.

L'émergence du Dieu qui s'appelle « peut-être »

Au fond, la priorité de l'anecdote chez Vigée obéit à la définition du *judan*, à sa revendication de l'adventice. L'écriture fragmentaire et anecdotique s'y organise autour d'un axe habité par « un souffle de vie qui l'informe pour déjà l'emporter au-delà », où « nos existences se retrouvent ou s'égarent à jamais »¹. La dispersion du *judan* culmine dans les nombreux *Cahiers* de l'auteur, feu d'artifice de notes, citations, bons mots, échos d'ici et d'ailleurs. Ce qui unit cette dispersion, affirme Vigée, « c'est le mouvement par lequel se manifeste la force de surrection initiale, dans le domaine de la parole comme dans celui de la vie réelle sur terre. Son flux et son reflux font notre destin profond »². Alors ce qui semblait la marque de la dérélition apparaît au contraire comme celle de la relation authentique. En exergue d'un de ses *judans*, Vigée cite cette remarque d'Yves Bonnefoy sur Shakespeare :

On le voit s'attacher... à l'anecdote, cette vision « extérieure » du fait humain. Mais c'est pour découvrir – ironie secrète de la Présence – que c'est dans notre réaction devant l'inessentiel que notre essence se manifeste³.

⁴¹ C. Vigée, *La lune d'hiver*, op. cit., p. 377.

¹ Claude Vigée, Sylvie Parizet, *Les Portes éclairées de la Nuit. Entretiens, essais, cahier, récits inédits (2000-2006)*, Paris, Cerf, 2006, p. 177.

² Claude Vigée, *Le passage du vivant*, Paris, Parole et Silence, 2001, p. 162.

³ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 101. La citation de Bonnefoy est tirée de « La poésie française et le principe d'identité » VIII. Voir Yves Bonnefoy, *Œuvres poétiques*, Bibliothèque de la Pléiade, NRF Gallimard, 2023, p. 218-219.

Prise dans l'étoffe du quotidien, l'anecdote révèle en lui (et en nous) la signification cachée, le lien du réel avec l'idéal, du particulier avec l'absolu. Composante naturelle du *judan*, elle en devient la cheville ouvrière. C'est en elle que s'annonce l'alliance de la prose et du vers essentielle à la poétique de Vigée. Elle contient en miniature la naissance du poème futur, vérifiant ce que Vigée disait du texte en prose :

En (son) sein se *cristallisent* les fragments thématiques du poème, à partir de l'élément psychique encore protéiforme, dont les propriétés structurelles implicites et la plasticité permettent une articulation plus libre, plus fluide, et plus insouciant. Le poème, lui, est déjà replié, concentré sur lui-même, face à l'informe présence du monde ambiant, à laquelle il réagit (...)⁴.

Plusieurs poèmes de Vigée sont nés d'anecdotes, souvent rapportées par Vigée lui-même : un attentat terroriste à Jérusalem, la chute fatale d'un ivrogne dans une cheminée d'usine à Bischwiller, le parapluie oublié par le poète Ungaretti...⁵. Une transformation poétique se met alors à l'œuvre. Son plus bel exemple se trouve peut-être dans un texte des *Portes éclairées de la nuit*, inspiré par un souvenir de voyage de Fernande Bartfeld : celle-ci lui avait raconté que dans un monastère du Portugal, on utilisait les chauves-souris pour protéger les livres de la vermine. Du témoignage très lapidaire de son amie⁶, Vigée a tiré un véritable poème en prose. En voici la fin :

Problème majeur : comment les moines protègent-ils les volumes et manuscrits précieux de la vermine, des insectes, de la dent des rats rongeurs du parchemin ? Leur arme principale : une légion de chauves-souris accrochées aux poutrelles des plafonds blasonnés qui tapissent la voûte de la grand-salle déserte. Elles y dorment le long du jour, pour ne se réveiller qu'à la nuit tombante. Alors, rétractant leurs petites griffes pointues, elles se laissent joyeusement tomber toutes ensemble dans le vide sépulcral du haut de leur empyrée, pour se repaître à gogo des vers du bois, des blattes, des mille-pattes couverts d'écailles argentées, qui dévorent patiemment les vieux livres silencieux⁷.

⁴ C. Vigée, *L'Extase et l'errance*, op. cit., p. 29-30. Ce texte est la suite du passage cité plus haut dans lequel apparaissait le terme « anecdote ».

⁵ Respectivement : *Délivrance du Souffle*, p. 33 ; *Le Feu d'une nuit d'hiver*, p. 62-65 ; *Le Passage du vivant*, p. 296 (la source est citée dans *Mélancolie solaire*, p.176).

⁶ À la question « qui prend soin de la bibliothèque ? », la guide avait répondu : « Des chauves-souris. Oui, nous avons remarqué que c'est le moyen le plus efficace pour nous débarrasser de la vermine qui attaque les livres et assurer ainsi un bon entretien de la bibliothèque ».

⁷ C. Vigée, S. Parizet, *Les Portes éclairées de la nuit*, op. cit., p. 148-149.

« Tout vient de vous », dira Vigée à Fernande Bartfeld, qui lui répond, à juste titre : « sans doute, (...) mais votre regard de poète a métamorphosé ce qui n'était qu'une simple curiosité touristique »⁸.

Le Dieu qui s'appelle « peut-être »

Cette découverte de l'absolu dans les petites choses (ou ce qui nous apparaît comme tel), Vigée la désigne souvent comme un rapport à Dieu. Dieu non pas tel qu'Il se révèle dans la théophanie spectaculaire du mont Sinaï, mais tel qu'Il se laisse deviner dans la contingence et l'incertitude du moment. Sous cette apparence, Dieu a pour nom « peut-être ». Claude Vigée en a eu très tôt l'intuition avant même de la retrouver explicitée dans les sources juives. « L'Annonce d'un matin d'hiver » évoque le divin qui s'élance à partir de notre présent et c'est à Mallarmé qu'il emprunte (de façon un peu inattendue) l'idée du « peut-être » comme manifestation de l'idéal :

Dieu lui-même, sous le nom d'Elohim, est ce pur mouvement dirigé au-delà du présent où il s'enracine, et qu'il soulève en le traversant. Il rompt les barrières des générations obtuses, renverse les bornes frontières des nations meurtrières, brise le carcan des langues mortes héritées des peuples de jadis, pour engendrer quelque jour – demain, jamais, naguère, « à l'altitude d'un peut-être », comme disait Mallarmé – la parole entière et définitive qui ne s'épanouit qu'en rêve dans notre petit monde claustral⁹.

Mais c'est dans le *Zohar* qu'on trouvera la mention explicite de ce nom, en général méconnu, du Dieu d'Israël. Les *Tiqouné Zohar* (ch. 69) évoquent le prophète Daniel, dont l'une des visions s'est manifestée sur la berge « du fleuve Oulaï », à Suse (*Dan.* 8, 2). *Oulaï*, en hébreu, signifiant « peut-être », le *Zohar* voit une relation étroite entre ce nom et la révélation prophétique. À partir de là, il développe l'idée que la rencontre de l'âme-sœur, préliminaire à la constitution du couple réussi, dépend des aléas de la Présence divine en ce monde (la *Shekhinah*), sous le signe de l'incertitude et du « peut-être ». Vigée, soit dit en passant, renvoie à ce texte sans le citer mot à mot, ce qui est bien dommage, car il y eût reconnu en abyme son histoire et celle d'Évy la bien-aimée...

Le Dieu d'Israël, ce Dieu qui se révèle à l'intérieur du devenir humain affirme la certitude de la vie dans la précarité du moment. Son nom est « Je suis celui qui

⁸ Fernande Bartfeld, « Le Regard du poète » in *Hommage à Claude Vigée*, revue *Peut-être*, n. 13, 2022, p. 147-148.

⁹ C. Vigée, *Pentecôte à Bethléem*, *op. cit.*, p. 23.

suis », proféré au cœur du *buisson ardent*, mais il est aussi « *peut-être* », sans qu'il y ait là contradiction¹⁰. Cette perception de la vérité dans l'humilité du relatif, Vigée en fait la pierre de touche de sa vision du monde et de sa poétique. Il l'oppose au dogmatisme des orthodoxes de tout crin, qu'ils soient marxistes athées ou juifs ultra-religieux. Le philosophe Benny Lévy a porté le flambeau de ces deux tendances, l'une après l'autre. Sa visite chez le poète, racontée dans *La Nostalgie du père* (encore une anecdote !), permet de contraster la vision de l'idéologue et celle du poète. Trop pointilleux sur un détail obscur de la loi, Benny a oublié ce qui fait le sens de la vie, et de la vie juive en particulier. Son rigorisme est l'exact opposé de la poésie, qui reconnaît le divin dans la contingence du « peut-être »¹¹.

Retour sur le sens du judan

C'est à la lumière du *peut-être* qu'il faudrait comprendre l'enjeu de l'anecdote chez Vigée, et au-delà, de son projet poétique. Le mélange des registres, l'alliance de la prose et de la poésie, du tragique et du comique, de la destinée et du quotidien, etc., ne viennent pas seulement refléter la vie humaine dans sa complexité, comme le veut la définition du *judan*. Elles viennent aussi montrer que toutes ces composantes sont indissociables et se nourrissent mutuellement. Si Dieu s'appelle *peut-être*, alors le sens sublime de la vie se manifeste aussi dans ses détails humbles ou même scabreux. Dans un certain sens, la lecture de Vigée est plus difficile que celle de Mallarmé : le lecteur pressé, lorsqu'il lit *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*¹², comprend qu'il ne comprend rien et qu'il lui faut adopter un mode de lecture plus lent et plus attentif. Mais en parcourant les anecdotes du *judan* comme une succession de détails futiles, il ne se rend pas compte qu'il en perd le sens et la beauté.

On peut illustrer cet enjeu caché par un court passage de *Délivrance du Souffle*. Vigée y raconte, sur le mode du journal, son voyage en taxi collectif de Jérusalem à l'aéroport de Ben Gourion. Que ne trouve-t-on pas dans ce récit : le réalisme comique d'un portrait croqué sur le vif, la vision poétique du paysage transfiguré par la pluie et par le soleil, l'évocation satirique des conflits sociaux en Israël :

(...) Brutal départ du taxi bondé, surchargé de valises. Dans les hauts quartiers excentriques, moitié monastères et moitié bidonvilles, qui s'étagent derrière Romema, on va chercher en voiture un étudiant en théologie de la Yéchiva de Belz. C'est un petit hassid américain coiffé

¹⁰ C. Vigée, S. Parizet, *Les Portes éclairées de la nuit*, op. cit., p. 230.

¹¹ C. Vigée, *La Nostalgie du père*, op. cit., p. 205-209.

¹² Long poème de Mallarmé, paru en 1897 dans la revue *Cosmopolis*.

d'un énorme chapeau de feutre enfoncé sur les oreilles jusqu'au papillotes, où il rencontre une barbe noire et frisée. Sur sa face, on ne distingue que le pelage et les dents, qui luisent entre les grosses lèvres rouges. Déjà commence la descente vers la région côtière. La montagne revêtue d'un manteau de feu humide après l'averse brille à l'entour de Nabi Shemouel dans le soleil puissant d'octobre. Les vignes brûlées se tordent sur leurs courts échelas noirs, mais la terre labourée ondule tendrement, par longues vagues bleues et dorées, vers la mer. Après cette escapade passagère dans la splendeur du monde, je dois faire face à quatre heures mortelles dans les salles d'attente de l'aéroport immobilisé par une grève des pilotes¹³.

On trouve ici le mélange des genres, caractéristique du *judan*. Mais aussi l'articulation de la révélation poétique et de l'anecdote. La vision quasi mystique de la vigne et de la mer avec le contraste symbolique de l'obscurité et de la lumière est sertie à l'intérieur d'un récit réaliste ou satirique, qui apparemment en détruit les effets. N'y a-t-il pas là de quoi décevoir le lecteur ? Pourquoi ne pas rester dans le sublime, la théophanie biblique, et laisser pour une autre occasion le faciès du petit homme en noir et les déboires du voyageur coincé dans la salle d'attente ? Mais en fait théophanie et satire sont inséparables. La vie est ce mélange de merveilleux et de dérisoire. Et les Juifs sont à la fois le « fils aîné » pour qui Dieu a fendu la mer Rouge et le petit peuple rouspéteur qui se débat au jour le jour contre les obstacles du quotidien.

Ici sans doute réside l'enseignement principal de l'anecdote : c'est dans l'humilité du quotidien, prosaïque ou burlesque, que le Dieu qui s'appelle « peut-être » laisse entrevoir Sa magnificence.

¹³ C. Vigée, *Délivrance du souffle*, op. cit., p. 239.